

INTERVENIR DANS L'ESPACE PUBLIC

Synthèse de la formation

SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| Une certaine manière de voir le problème | 2 |
| Une exploration des ressources spatiales..... | 3 |
| Vers une cartographie des usages | 3 |
| Fabrique-t-on un foyer d'activité nouveau ? | 3 |
| Ou s'arrime-t-on à des activités qui existent déjà sans nous?..... | 4 |
| Peut-on envisager des activités chez l'habitant ? | 4 |
| Une entrée par les publics..... | 5 |
| Les enfants..... | 5 |
| Les adolescents | 6 |
| Ceux qui « tiennent les murs »..... | 8 |
| Les familles | 10 |
| Aller vers et laisser venir : quand l'espace public est peu investi..... | 11 |
| A propos des dispositifs..... | 14 |
| La question des compétences en jeu | 15 |
| Ouvrir des pistes : disponibilités à ce qui n'est pas encore là..... | 15 |
| S'autoriser de la relation | 16 |
| Conclusion | 18 |

A l'issue de ces 5 journées d'accompagnement, il m'apparaît que le travail mené ensemble nous engage sur trois terrains :

- Comment élargir les surfaces de contact avec les habitants ?
- Comment faire baisser le coût symbolique de la participation ?
- Comment déployer de nouveaux chemins entre les habitants et l'institution ?

C'est en interrogeant ces trois terrains que je rédige aujourd'hui cette synthèse.

Je précise d'emblée que cet écrit ne correspond pas / ne se limite pas à tout ce que nous nous sommes dit lors de cette formation. Je cherche en effet davantage à restituer ce que notre formation m'a amené, les pistes qu'elle offre à un intervenant qui passe du temps à échanger avec différents centres sociaux. Vous retrouverez donc des éléments strictement liés à nos expériences communes et d'autres qui prennent appui sur des expériences antécédentes. Il s'agit en cela davantage d'une suite de la formation que d'une synthèse.

UNE CERTAINE MANIÈRE DE VOIR LE PROBLÈME

- L'image du centre social est globalement confuse, par l'interprétation même du terme « social » qui renvoie exclusivement aux difficultés sociales pour certains ; pour d'autres il ne s'agit que d'un « centre aéré » avec quelques activités annexes...L'identité des groupes bénévoles (plutôt âgés, pour partie précaires, souvent féminin) n'améliore pas la perception du lieu. Entrer dans un centre social est donc une démarche qui ne va pas de soi, qui « coûte » lorsque celle-ci ne répond pas à un besoin classique comme le fait de faire garder ses enfants le mercredi.
- Le facteur qui facilite le plus la participation d'un individu reste la familiarité avec des gens qu'il connaît et qu'il peut retrouver pour partager une activité. Inversement, des liens affectifs nuls ou faibles, l'absence de familiarité, dissuadent de se « risquer » dans un lieu méconnu ou inconnu.
- Les gens qui sont spontanément prêt à se risquer dans un endroit nouveau, en absence de familiarité, ont de grandes chances de le faire parce qu'ils se sentent « trop seul » et qu'ils sont donc prêt à supporter le « coût » de leur initiative. « Je n'ai pas grand-chose à perdre » peut résonner ici comme une phrase lourde de sens.
- L'absence de démarches spécifiques en direction des habitants pour créer, hors du centre, des interconnaissances et des familiarités peut s'avérer regrettable : elle peut avoir pour conséquence d'aboutir à la présence d'un public homogène, fragilisé, qui va lui-même renforcer les stéréotypes et constituer un « repoussoir ».

- C'est entre autre pour « casser ce cercle vicieux » que l'on peut envisager le travail dans l'espace public comme une possibilité, qui vise donc à créer de nouvelles alliances pour « sortir d'un enfermement » : ici ce terme s'envisage de manière littérale (sortir des lieux) et de manière plus extensive (éviter une trop grande homogénéité du public). Autrement dit, il s'agit de nouer des relations et des alliances avec une partie de la population qui n'est pas en demande, qui peut offrir des ressources nouvelles et de la diversité.

UNE EXPLORATION DES RESSOURCES SPATIALES

Travailler dans l'espace public requiert d'investir des territoires partagés avec des habitants et des passants, dans le but d'entrer en relation avec eux, au cours de leurs déplacements ou pendant qu'ils usent par eux-mêmes de ces espaces publics. On peut également envisager d'entrer en contact sans prendre appui sur ces activités spontanées, en suscitant la participation par notre présence dans l'espace public, au point que les gens sortent de chez eux expressément du fait de notre présence. Dans tous les cas, il sera nécessaire d'enquêter sur la configuration des espaces, leurs usages à différents moments de la semaine.

VERS UNE CARTOGRAPHIE DES USAGES

Ce travail permet d'aboutir à une cartographie, sommaire pour commencer, de ce que font différents groupes selon les moments : des enfants, des adolescents, des préadolescents, des mamans, des familles, des habitants vivent et circulent et ces éléments doivent nous permettre de faire des hypothèses : où et à quels moments nous installons-nous ? Dans le but de toucher qui, exclusivement ou principalement ? Avec quel dispositif ?

Cette cartographie « déborde » par ailleurs du quartier en s'interrogeant sur les « zones de contact » extérieures au quartier mais dans lesquelles on peut retrouver une partie des habitants : des établissements scolaires, des zones commerciales, des commerces notamment.

Ce travail d'enquête constitue l'opportunité d'interroger les potentialités, le visible et l'invisible, les évidences et les options plus discrètes et permet d'opérer des choix tactiques.

FABRIQUE-T-ON UN FOYER D'ACTIVITE NOUVEAU ?

C'est la configuration habituelle attendue, dès qu'on envisage le travail « hors les murs » ou « pied d'immeuble » : on déplace une partie des activités traditionnelles du centre à l'extérieur, notamment des jeux pour enfants, avec souvent pour objectif d'envisager de toucher les parents de ces enfants.

OU S'ARRIME-T-ON A DES ACTIVITES QUI EXISTENT DEJA SANS NOUS?

Avec cette option, il s'agit de renforcer, de soutenir des activités spontanées : c'est une des hypothèses soulevées dans le quartier Saint-Sorlin, à propos d'un espace de jeux d'enfants : *faut-il s'y intéresser pour en renforcer l'attractivité, sachant que cette zone est un peu excentrée mais qu'elle offre probablement l'endroit les plus agréables du quartier ? C'est également une réflexion menée à Dompierre, en observant la zone d'attente des parents devant l'école primaire : y-a-t-il, à la sortie d'école, une opportunité à saisir, en ce qui concerne les enfants et leurs parents ?*

Ces choix sont moins évidents en termes de culture professionnelle car l'animateur a souvent l'habitude de proposer une activité, beaucoup moins d'accompagner une activité préexistante. Pourtant, le fait de proposer de quoi se rafraîchir ou se réchauffer, le fait de faciliter les échanges entre les gens, de laisser à disposition toutes les informations sur les activités extrascolaires, d'améliorer simplement l'existant, de le « customiser », peut s'avérer une piste fructueuse pour entrer en relation. S'appuyer sur des activités en cours, bien que nécessitant du tact (car on peut également s'avérer intrusif), offre parfois de bien meilleurs « appuis » que le fait d'en proposer de nouvelles, en espérant que le public s'y déplace.

PEUT-ON ENVISAGER DES ACTIVITES CHEZ L'HABITANT ?

Nous avons interrogé la possibilité d'investir le jardin d'un particulier lors de notre déambulation à Dompierre : l'hypothèse est née d'abord en observant l'espace identifié pour les interventions, sans protection du soleil et au milieu d'habitations, ce qui pouvait constituer deux problèmes potentiels et, d'autre part, en découvrant un jardin relativement vaste non loin, ombragé et appartenant à un habitant qui ne semblait pas s'opposer à l'idée que des enfants du quartier puissent y passer du temps.

Cette possibilité est intéressante en ce qu'elle souligne la difficulté d'envisager pour des professionnels une quelconque activité chez un particulier, à la fois pour de bonnes et pour de mauvaises raisons : on sait la difficulté des évolutions réglementaires, toujours plus contraignantes et restrictives et on imagine sans peine qu'il est interdit d'emmener des mineurs dans des endroits non habilités à recevoir du public... Cependant, lorsqu'on intervient avec des enfants qui ne sont « pas inscrits » mais qui vont et viennent dans leur propre quartier, est-ce si clair ?

De manière purement prospective, travailler avec des enfants « non-incrits » à l'ALSH, en partie dans des lieux privés comme ce jardin particulier et en partie dans un espace public, offre une perspective intéressante bien que très hypothétique : le centre social serait dans ce cas de figure celui qui articule des besoins repérés et insatisfaits (comme le fait de se retrouver et de jouer pour des enfants d'une zone pavillonnaire) et des ressources locales, des réponses partielles à ces besoins (l'accès à des terrains de jeux privés). Le pas est grand

pour permettre un jour une autonomie des réponses d'habitants du type : des lieux communs et privés pour accueillir des enfants du quartier, accompagnés de parents ou de gens en retraite du quartier, volontaires pour ces activités... Mais il n'est pas inenvisageable.

Dans l'attente, il s'agit bel et bien d'une configuration hybride en termes de collaboration qui se dessine à Dompierre.

Pour ce qui concerne Saintes, le quartier d'habitat social ne semble pas, à première vue, offrir des ressources en termes d'accueil de public. La faiblesse des ressources spatiales et la faible qualité globale des logements étant précisément en jeu dans les habitats HLM, il semble assez inapproprié de projeter ce genre de situations. La question se posera autrement un peu plus loin, lorsque nous évoquerons le travail de porte à porte. Mais la question peut se poser en revanche, dès lors qu'il s'agit du quartier pavillonnaire voisin : entre espaces publics, terre-pleins et jardins privés, une exploration commence à peine.

UNE ENTRÉE PAR LES PUBLICS

LES ENFANTS

Ils sont, à juste titre la « porte d'entrée » dans une relation avec territoire : peu farouches et plus facilement disponibles à une variété de propositions, leur « faim » d'activités est suffisante pour qu'ils s'engagent dans les propositions qui leurs sont faites. La difficulté paradoxale consiste dans le fait que cette relation peut vite devenir une impasse, sans ouverture possible vers d'autres habitants, le reste de leur famille y compris. Classiquement dans les quartiers d'habitat populaire où on « laisse » plus facilement ses enfants partir jouer, on peut devenir pour les parents « le centre aéré à ciel ouvert », sans implication autres qu'un regard ponctuel passé par la fenêtre. Ce constat se tempère légèrement dans les zones pavillonnaires où un certain nombre de parents vont venir voir « à qui ils laissent leurs enfants ».

Les jeux sportifs, jeux d'extérieurs ou jeux de société tendent particulièrement le flanc à cette impasse, car ils constituent des jeux connotés « enfants » ou « bande d'enfants » et qu'ils renvoient les animateurs à leurs fonctions minimalistes et à une image caricaturale de l'animation. Le fait de dessiner ou de peindre offre peut-être d'autres perspectives, d'une part parce qu'on peut ramener chez soi son dessin mais aussi car on peut afficher de manière temporaire sur un mur ou dans un hall la production des enfants.

Quoi qu'il en soit, le travail en direction des enfants est à double tranchant : légitime aux yeux de tous, plus simple en termes de positionnement des animateurs, donnant plus aisément des résultats en termes de fréquentation, il implique cependant le risque de devenir une impasse et de renforcer les stéréotypes sur l'animation et le rôle du centre social.

Il s'agit ici de penser des stratégies en direction d'un public qui semble avoir un « malin plaisir » à fuir la plupart des propositions qui lui sont faites ; les adolescents découvrent avec jubilation la liberté de choisir leurs activités et font souvent défection : on ne compte plus les salles vides et les projets qui s'effondrent sur eux-mêmes. Notre conviction n'est pas qu'il existe une pédagogie spécifique aux adolescents mais plutôt que leur liberté fait échouer des formes convenues dans lesquelles les enfants plus jeunes ont l'habitude d'évoluer avec plaisir ou « sans broncher » dans le pire des cas. Les ados sont ceux qui, au fond, ne laissent pas le choix : soit, de manière intuitive ou délibérée, l'animateur entre dans une forme d'implication personnelle, dans une dynamique qui s'appuie sur leurs besoins, pour inventer avec eux des animations qui, sur le fond ou la forme les « sortent de l'ordinaire », soit on « rate la relation ».

Les options qui me paraissent « tenable » avec les pré-adolescents et les adolescents ont donc toutes à voir avec le fait de s'adosser à ce qu'ils vivent déjà dans l'espace public, ce qui suppose donc de se rapprocher d'un endroit qu'ils ont déjà investi dans un quartier, dans sa périphérie ou en proximité d'établissements scolaires :

1. Soutenir les jeux auxquels ils jouent déjà (Basket, foot), en améliorant la pratique, par l'apport de matériel notamment (mini-buts par exemple), s'impliquer éventuellement dans la pratique, disposer de quoi se rafraîchir. Parallèlement ou alternativement, être disponible pour ceux qui restent « en marge de l'activité », en proposant par exemple des revues qu'ils peuvent apprécier (et donc a priori que vous avez peu des chances d'apprécier vous-mêmes). Rester à la lisière et engager l'échange avec ceux qui le souhaitent.
2. Améliorer le « squat ». Il s'agit de créer avec eux des bancs et des tables à base de palettes et bois récupéré, dans une logique de réaménagement temporaires des espaces publics. Ce travail, engagé par les animateurs de la MVC (Maison de la Vie Citoyenne) de Bayonne centre-ville s'est fait dans un cadre plus large puisqu'il s'agissait de proposer du mobilier temporaire de quartier pour d'autres publics, les anciens notamment.
3. S'engager soi-même dans une activité qui peut les concerner, sans les attendre, ni les solliciter (Cf le focus qui suit).

FOCUS: ETRE AFFAIRÉ POUR PROVOQUER DE LA CURIOSITÉ

Lors d'un séjour d'été dont le thème est « moto-cross et 4X4 », organisé par le richissime comité d'entreprise EDF, quarante jeunes, presque exclusivement des garçons de dix-sept ans, débarquent en Picardie, dans un lieu de séjour en bordure d'un circuit de motocross. Les semaines sont remplies d'activités de sport mécanique mais il reste deux demi-journées de libre : l'une dévolue à des « quartiers libres », l'autre étant sensée être celle dans laquelle nous leur proposons des activités. La première semaine, nous proposons des ateliers de bricolage et de photographie et nous ne trouvons quasiment aucun adolescent volontaire : ils se moquent de nous, nous expliquent qu'ils ne sont plus au centre aéré, que ce n'est plus l'heure de la « pâte à sel » et qu'ils ont juste envie de « glander ». La seconde semaine, nous re-tentons et nous re-échouons à mobiliser un groupe un tant soit peu significatif. Nous récupérons les quelques filles et de nouvelles vanes. L'équipe change en partie à mi-séjour et Marc, un nouvel animateur, arrive. Il souhaite proposer aux adolescents de construire des boomerangs ; il a emmené tout son matériel. Nous le prévenons et lui expliquons nos échecs successifs, y compris pour des activités qui nous paraissaient attractives pour des ados. Nous avons décidé en effet de ne pas insister et de leur laisser une seconde demi-journée libre. Malgré nos explications, il insiste pour essayer et nous annonce : « Vous verrez, je suis sûr d'en avoir un bon paquet avec moi. » Un peu étonnés de ses certitudes et franchement dubitatifs, nous le laissons faire en attendant qu'il se plante. Le jour j, à 13h45, alors que tout le monde sort du repas et s'installe devant le grand bâtiment en mode « café/clopes », Marc arrive et s'assoie à une table, tout seul. Sans rien demander à personne, il sort une planche de bois, une ou deux petites scies, des limes, et un boomerang qu'il a déjà réalisé. Il commence à faire des tracés sur sa planche et deux jeunes viennent voir ce qu'il fait.

- Tu fais quoi là ? demande l'un d'eux.
- Un boomerang répond-il.
- Tu sais faire ça toi ?
- Ben oui.
- Il ne les regarde pas ; il continue son tracé.*
- Y'a moyen qu'on te taxe celui-là (qui sert de modèle à Marc) pour voir comment il marche ?
- C'est un de mes préférés. Vous pouvez l'essayez mais pas plus de 5 minutes. Si vous me l'abîmez, je vous tue.
- D'autres se sont approchés. Les premiers partent avec le boomerang et reviennent 10 minutes après.*
- Putain, c'est chaud à utiliser ton truc, ça défonce les doigts... Y'aurait moyen d'en faire un en fait ? T'en fais un pour nous ?
- Non, j'en fais un autre pour moi mais si tu veux, je te montre comment t'en faire un.
- Le second groupe part essayer le boomerang. D'autres jeunes arrivent. À la fin de la journée, la moitié du groupe est au travail ; une autre partie observe.*

L'activité durera toute la fin du séjour. Mais si Marc avait publiquement pris la parole pour proposer son activité, que se serait-il passé ? Il aurait eu peut-être quelques volontaires. Mais comme il nous l'a expliqué ensuite, il a testé les deux formules. Et les résultats sont évidents et vont tous dans le même sens : il vaut mieux ne rien demander et ne rien attendre. C'est le fait de s'impliquer et de faire soi-même qui va générer la curiosité et le mouvement – ce qui n'est pas la même chose que d'« entrer dans une activité » proposée. Ce que fait Marc consiste à transformer l'espace en y ajoutant une nouveauté : un animateur qui fabrique quelque chose et on ne sait pas ce que c'est. En s'impliquant sans rien demander, il renverse la proposition : ce n'est plus l'adulte qui demande des volontaires pour « remplir son activité », ce sont les jeunes qui prennent l'initiative. Il déjoue ici l'ordre dans lequel les adolescents ne veulent plus entrer : faire des activités parce qu'il faut en faire et rentrer dans une case.

Ce qui nous paraît intéressant avec les adolescents dans l'espace public, c'est le fait que, « réussir avec eux », constitue une sorte de performance qui montre une voie à suivre pour l'ensemble du travail en direction des habitants : les adolescents sont dans une défiance relative à l'égard des animations qui leurs sont proposées, ils ne veulent pas « rentrer dans un projet », à l'instar de la plupart des habitants. Par ailleurs, ils peuvent souvent créer de la défiance avec une partie des habitants car ils investissent les espaces de manière visible et parfois perturbante. Travailler avec eux revient donc souvent à s'intéresser à l'ensemble de l'écosystème » d'un quartier.

CEUX QUI « TIENNENT LES MURS »

Quand adolescents et jeunes adultes s'approprient l'espace.

La notion d'écosystème et d'interdépendance des lieux se retrouve bien illustrée par la situation de Saint-Sorlin : Un groupe de jeunes adultes occupe un espace stratégique et semble limiter l'usage des espaces publics par les habitants et les animateurs. Installés sur des murets en bordure du terrain de basket, ils en limitent l'accès et l'usage, de manière dissuasive avant tout (intimidation, consommation et/ou vente de stupéfiants, bris de bouteilles).

Par ailleurs, leur « squat » est également en bordure d'autres lieux intéressants : l'aire de jeu et, de part et d'autres de celle-ci, des espaces verts avec des arbres. Ainsi, s'il ne s'agit pas nécessairement de renégocier directement l'usage d'un espace qu'ils se sont appropriés, l'idée d'investir les espaces adjacents par un travail sur l'aire de jeu entraînera nécessairement un « frottement » et, à terme, une forme de renégociation, sans garantie quand à son issue. Ici, on s'interroge sur le sentiment de sécurité des habitants et les manières de ne pas abandonner un espace aux jeunes. Seuls ou avec quelques habitants, les animateurs ne peuvent faire grand-chose si ce n'est « limiter » les conflits. Si un usage plus important des lieux proches et par un plus grand nombre d'habitants s'avéraient possible, les cartes en main ne seraient peut-être plus les mêmes.

En pratique, il ne semble pas nécessaire qu'une équipe ait le désir de s'attaquer au problème frontalement mais d'être cependant prête, en passant « par la bande », à s'y trouver confrontée : si l'hypothèse de travailler « pas trop près mais pas si loin » de ces jeunes s'avère convaincante, il y a peut-être un « fil » à tirer.

Il semble par ailleurs nécessaire, pour se donner des idées et s'encourager, de se rapprocher d'équipe ayant vécu des situations analogues.

« La question de l'absentéisme et de la déscolarisation, aussi ancienne que l'école publique, est aujourd'hui considérée comme un problème social relevant de l'ordre, voire de la sécurité publique : sans encadrement, que deviennent les jeunes en dehors de l'école ? Sont-ils sujets à la délinquance, exposés à des trafics divers, errant dans les rues sans protection ? (...) De fait, les conséquences du décrochage scolaire sont aujourd'hui plus sérieuses qu'elles ne l'étaient en période de quasi plein emploi. Ainsi, la scène de la déscolarisation se déplace de l'école vers la cité, les jeunes absentéistes et déscolarisés faisant partie des « classes dangereuses », appelant un contrôle accru et se trouvant à la confluence de trois phénomènes présumés liés dans le débat public : montée de l'insécurité, augmentation et rajeunissement de la délinquance juvénile, développement des « violences ».¹



Espace public et sécurité.

Sous la direction d'Anne Wyvekens

Comment améliorer la sécurité dans l'espace public pour en préserver la qualité ou pour la restaurer ? Les nouvelles conceptions urbanistiques à l'œuvre.

L'urbanisme moderne a nié l'espace public qui est devenu souvent un espace non attribué, un espace dont on ne s'est jamais beaucoup occupé. Oublié par les urbanistes, il est en revanche " approprié " par les marchands, qui inventent les " espaces ouverts au public ", la " propriété privée de masse " : centres commerciaux, centres de loisirs, complexes résidentiels fermés...Comment produire de la sécurité dans l'espace public pour en préserver la qualité ou pour la restaurer ?

Aux États-Unis, des criminologues qui prennent en compte la qualité de l'espace, des architectes qui se préoccupent de sa surveillance développent des théories convergentes. Pour les premiers, les habitants doivent aider la police (et la police s'appuyer sur eux) pour assurer la sécurité de leur quartier ; pour les autres, les habitants ont un rôle à jouer, alternatif à celui de la police, dans la surveillance de leur environnement. Après une certaine méfiance, ces analyses commencent à trouver un écho en France : il existe aujourd'hui des réussites dans l'aménagement des espaces et des pratiques prometteuses de régulation " par le bas ", spontanées ou suscitées, plus ou moins organisées. Lutter contre l'insécurité revient à " approprier " l'espace de façon qu'il ne soit abandonné à personne ni, de ce fait, au plus fort, sans pour autant le fermer. Pour que l'espace public soit sûr, il faut qu'il soit " habité ", qu'il le soit de la façon la plus continue possible, par le plus de gens possible. Un espace public où règne la mixité, la variété, un espace public attrayant, où il fait bon se trouver, sera par là même potentiellement un espace sûr.

La question de la sécurité réactive ainsi celle des réappropriations citoyennes et politiques de l'espace public. L'enjeu est capital : c'est celui de l'apparition d'un " autre contrôle social ", non plus étatique, mais citoyen, l'ordre du lieu venant en quelque sorte prendre le relais du " maintien de l'ordre ", dans un espace que l'on s'efforcera de rendre commun, plutôt que public.

¹ « Relation entre abandon scolaire et délinquance », Maryse Esterle Hedibel, communiqué pour la conférence « Crime et insécurité, un demi-siècle de bouleversements », organisée par le CNRS le 23 septembre 2005 »

LES FAMILLES

Des questions se posent à propos des familles : où et comment les toucher ? L'hypothèse générale consiste à se dire que si on touche les enfants, on touchera les parents. Or, cette hypothèse peut se voir mise à mal, y compris en cas de ritualisation des activités de rue pour enfants. La fameuse impasse évoquée plus haut consiste alors dans le fait que des parents considère que le centre de loisirs se déplace jusqu'en bas de chez eux et qu'il n'y a donc plus qu'à jeter un œil de temps en temps par la fenêtre et/ou fixer des limites horaires dès lors. En quelque sorte, les enfants continuent de jouer dehors mais avec un surcroît d'encadrement, ce qui accentue potentiellement l'effet de « désinvestissement ».

Cela reste à vérifier, selon les quartiers touchés et les familles. Il semble important de ne pas aller trop vite avec ce qui peut constituer « un allant de soi » discutable : sommes-nous sûrs par exemple, que notre présence ne permet pas à certains enfants de sortir, qui ne le ferait pas sinon ? Plus globalement, quels liens peuvent se créer entre ce « qui se joue » dehors et ce qui « revient » dans le logement ? Nous évoquons de manière très rapide le fait que des activités parfois plus créatives peuvent davantage construire des liens entre le dedans et le dehors, par rapport à de simples jeux...ne faut-il pas creuser cette question ?

Ici il ne semblerait pas inutile, pour Dompierre et peut-être encore davantage pour Belle Rive² d'aller voir ce qui se passe dans d'autres centres, notamment à propos du travail « hors les murs ».

Le travail mené à Poitiers par le centre des trois cités mériterait peut-être attention ; quelques échanges avec certains des animateurs m'ont semblés intéressants : ils tiennent notamment des journaux de bords de ce travail de rue.

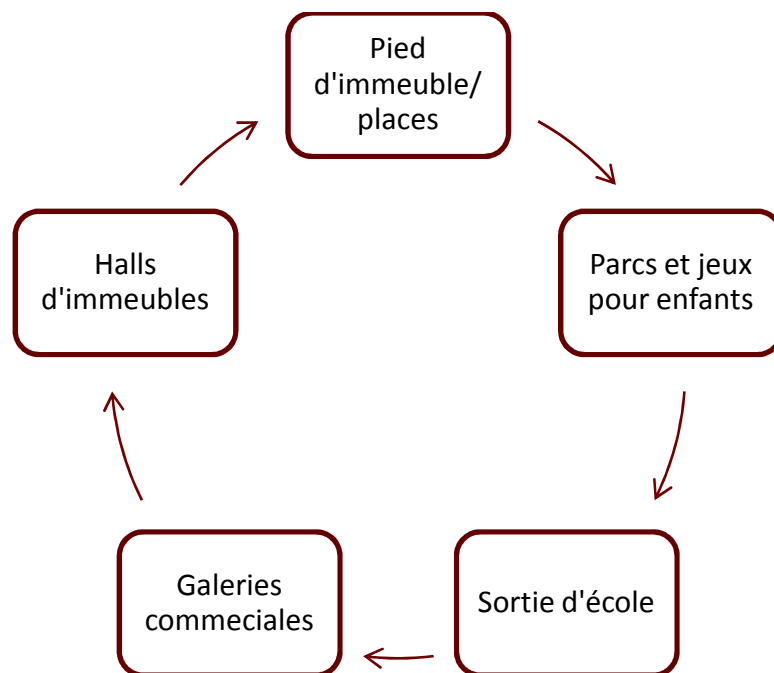
L'association Intermèdes Robinson (http://assoc.intermedes.free.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=1&Itemid=3) déploie un travail de pédagogie sociale, courant fondé par un pédagogue polonais Janusz Korczak, proposant un travail de rue avec les enfants ; une référence en termes de pratique et de théorie assez importante et relativement inconnue en France. Pour en savoir plus, l'article « Pédagogie Freinet et pédagogie sociale » <https://www.cairn.info/revue-journal-du-droit-des-jeunes-2009-2-page-26.htm>

Le travail mené à Bayonne pourrait également être l'objet d'une rencontre ou d'un rapprochement. <http://www.mvcbayonnecentre ville.org/>

² Ce n'est qu'une hypothèse mais que je ne trouve pas inintéressante : lorsque l'on déploie depuis un moment une dynamique expérimentale qui s'institue, l'énergie pour maintenir la cohérence, au milieu des embûches diverses, lorsque par ailleurs on essaie de « capitaliser », ne rend pas toujours disponible à ce qui se vit à l'extérieur : un certain « arrachement » est parfois nécessaire pour sortir de sa boutique et s'offrir le « luxe » du voyage en terres étrangères.

Par ailleurs, à l'instar de ce qui fut tenté par chacun en juillet, une réflexion se profile à propos d'activités mixtes, qui concernent différentes générations et qui peuvent potentiellement toucher parents et enfants. On peut s'interroger sur la possibilité de déployer ces dispositifs d'animation « mixtes » sans entrer dans une lourde logistique et s'engager dans le régime de l'événementiel : qu'est-ce qui peut se déployer rapidement, régulièrement et associer parents et enfants ?

Ici, je vais davantage m'engager sur la possibilité d'associer le porteur de paroles³ (Que vous ont transmis vos parents ? Que vous apprennent vos enfants ? par exemple), des temps de goûter qui se transforment en apéro et quelques jeux...En m'interrogeant par ailleurs sur les différents espaces de la rencontre :



ALLER VERS ET LAISSER VENIR : QUAND L'ESPACE PUBLIC EST PEU INVESTI

Nos expériences pratiques à la Rochelle nous ont montré l'importance de « laisser venir » les passants. Le fait de ne rien demander et de ne pas attendre, de se tenir invisible ou affairé, permet d'être cohérent avec la liberté de l'espace public, espace dans lequel l'habitant comme le passant « gardent la main » et déterminent leur niveau d'engagement dans la relation. En ce sens, le fait de travailler dans des espaces publics permet d'abaisser « le coût de l'engagement » relationnel ; c'est parce que cela coûte peu, (notamment par

³ Je sais bien qu'il ne faut pas projeter ses désirs sur autrui et que « plus on veut que quelqu'un fasse quelque chose, moins il en a envie », cependant la possibilité de travailler avec ce dispositif me semble offrir des bénéfices réels, tant du point de vue des participants qu'en termes d'images. Bien évidemment, il ne faut pour autant pas se forcer si 'on ne le sent pas '.

comparaison avec le fait de se déplacer à l'intérieur de l'institution) que nous escomptons davantage de participation de la part des habitants.

Le fait de « faire monter la curiosité » et simultanément de « faire baisser la méfiance » constitue donc un enjeu commun au travail avec des passants et des habitants.

Cependant, un espace public de centre-ville urbain a peu à voir avec celui des territoires que nous avons exploré ensemble. Et les habitants ne se comportent pas comme des passants non plus. Ces espaces publics ne sont, de fait, pas véritablement habités au sens de « pleinement investis ». Ils ne constituent pas des espaces où l'on se rend par plaisir, ils sont traversés, utilisés pour se déplacer principalement. Ceux qui s'y installent sont ici pour trouver ce que n'offre pas leur espace domestique : si des enfants s'y retrouvent pour utiliser des surfaces importantes de jeu, la plupart des jeunes trouvent là une sorte « d'extension » d'espace privé, un terrain assez limité en surface qui pourraient se voir nettement moins investis si l'un d'entre eux possédaient un appartement à lui. On peut discuter cette hypothèse et surtout la vérifier mais il n'est pas abusif de postuler, pour une partie de la jeunesse qui s'installe sur quelques mètres carrés, qu'ils s'offrent ici ce qu'ils ne pourraient pas vivre chez leurs parents.

Quant aux adultes, ils ne semblent pas user des espaces publics et, tout du moins à St Sorlin comme au Raguenaud, ne les habitent pas, ce qui n'est pas le cas de tous les quartiers d'habitat populaires et de toutes les zones pavillonnaires.

On ne va donc pas pouvoir trouver facilement les habitants dehors, si ce n'est sur un temps de déplacement relativement bref. Par ailleurs notre présence dans des espaces qu'eux ne considèrent pas comme suffisamment agréables ou utiles pour s'y installer peut s'avérer relativement incongrue : « mais que font-ils sur cette plate bande toute laide ou sur cette place de béton sous un soleil de plomb ? ». Le fait de nous savoir centre social et de venir avec des jeux n'améliore pas forcément la donne et peut nous assigner à une dimension restrictive de « pousses-ballons pour les enfants ».

Trois variables, trois curseurs semblent « jouables » pour contrer ce climat relativement hostile à la participation des habitants :

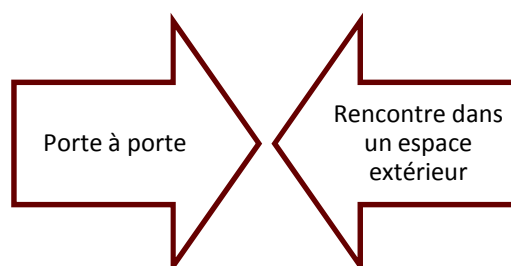
1. **La ritualisation**, la présence fidèle et sans faille à des moments connus, la répétition toute l'année de ces moments, permet d'élargir par contagion la fréquentation des dispositifs. C'est l'option prise par l'association Intermèdes Robinson dont je parle deux pages auparavant : qu'ils pleuvent, qu'il neige, qu'il vente, ils sont là tous les jours. Cela ne dispense pas d'une réflexion sur la nature plus ou moins engageante des dispositifs et sur l'aptitude des équipes à entrer en relation...La fidélité et le rituel peuvent aussi tourner à vide et se résumer à des parties de frisbee avec quelques enfants.

2. Créer un évènement, **faire spectacle**. Lorsque l'on investit l'espace public pour le transfigurer en un lieu, que l'on transforme ainsi une partie du quartier et que celle-ci devient un espace public désirable : si l'on se met à faire une brocante ou une zone de gratuité massive, si l'on fait un repas de voisins ou des barbecues, une participation progressive peut naître par phénomène d'agrégation. C'est ce qui a commencé à se développer en juillet dans chacun des lieux, au moment où nous étions une vingtaine à l'apéro ; nous étions alors en train de constituer une « masse critique » suffisamment dense pour commencer à créer une attraction de type gravitationnelle : la densité d'un noyau attire les éléments satellites alentours ; la taille du groupe donne envie de s'approcher, à la fois pour comprendre « de quoi il retourne » mais également parce que cette taille de groupe rend davantage possible d'arriver et de repartir discrètement.

3. **Aller chercher les gens chez eux**. C'est ce que nous avons fait, de manière préparée (Raguenaud) comme spontanée (Belle Rive). Ce travail pour aller au contact direct des habitants, toquer à leur porte pour leur dire ce que l'on faisait, pour leur poser des questions sur ce qu'ils vivaient et leur offrir la possibilité de simplement « passer nous voir », a semblé déterminant. Dans les deux cas de figure, les constats croisés des deux équipes sont convergents : entre la moitié et deux tiers des gens qui se sont finalement retrouvés en présence, sont venus du fait de cette initiative. Cela nous pousse donc à formuler des hypothèses concrètes ; soit un espace public offre de la coprésence et se trouve déjà habité par une partie des habitants et l'on peut dès lors envisager de s'appuyer sur ces activités spontanées pour attirer une partie d'entre eux, soit il faut aller les chercher.

Ces variables sont évidemment combinables entre elles et évoluent dès lors que l'on connaît déjà des habitants, ce qui peut permettre de tenter le travail « **entre pairs** » : ce sont ces habitants qui vont communiquer sur l'action en cours ou à venir.

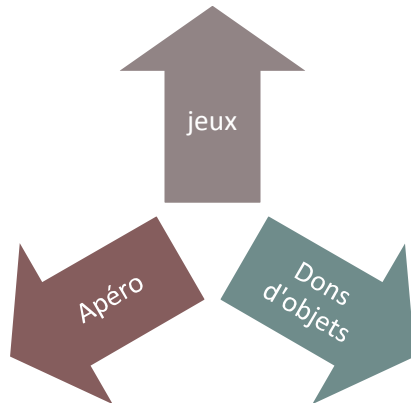
Les expériences menées tendent à montrer par ailleurs que la capacité des animateurs à aller « au contact », au plus près des habitants, pour échanger et offrir de participer à un moment d'animation faiblement engageant non loin de chez eux, s'avère crucial.



A PROPOS DES DISPOSITIFS

Spontanément, chaque équipe a préparé pour la « sortie » de juillet des dispositifs mixtes :

- Jeux + dons de livres + apéro à Dompierre
- Jeux + zone de gratuité + apéro à Saintes



Ces différentes activités offraient différentes surfaces de contact avec le public et chacune a pu trouver en partie « son public ».

Cependant, c'est bien l'articulation d'un espace d'animation fixe et d'une déambulation au seuil des portes des habitants qui a, semble-t-il créé le mouvement.

L'apéro interroge : dans chacun des deux cas, il semble avoir été bienvenu et s'est avéré assez « naturel ». De fait, nous opérons ici au beau milieu de « ce qui nous est commun », pour une partie non négligeable des habitants tout du moins. Nous nous retrouvons dans une ambiance familière, avec les enfants et les adultes réunis. Faut-il ritualiser ? Peut-on se permettre de faire d'un élément aussi trivial une animation régulière ?

Les espaces de dons ont permis des échanges et ouvert des perspectives : la femme de « Guy » fut bibliothécaire et a réagi en disant qu'elle serait intéressée par une action sur le livre dans le quartier. A St Sorlin, des gens ont pris des objets et sont venus en donner, laissant à penser qu'une fois anticipée, ce genre d'action pourrait concerner beaucoup plus d'habitants. Faut-il insister dès lors et comment ?

Les jeux n'ont en revanche pas été partagés entre génération, ce fut l'affaire de quelques enfants. Au Raguenaud comme à St Sorlin, ils ont eu surtout pour fonction de les occuper. A St Sorlin, ces derniers étaient davantage intéressés par la zone de gratuité. Au Raguenaud, c'est « parti » en jeux d'eau sous fond de cagnard...Mais globalement cela semble paradoxalement l'activité la moins sûre et la plus discutable, dans la forme qu'elle a prise jusqu'ici.

Par ailleurs, c'est vers la fin de l'action (19h15/30) que les groupes d'habitants furent les plus denses, de sorte que, c'est au moment où les choses s'arrêtaient que d'une certaine manière, tout commençait. Une question se pose donc à propos des moments choisis : est-ce que, mieux préparés, nous pourrions obtenir la formation d'un groupe vers 17 ou 18 heures ? Faut-il plutôt décaler le moments d'intervention d'une heure, passer d'un 17-19h à un 18-20h ?

LA QUESTION DES COMPÉTENCES EN JEU

Nous évoquons jusqu'ici deux aspects étroitement liés entre eux, d'une stratégie pour aller au devant des publics. Les dispositifs choisis, leur articulation, dépendent assez largement des intentions collectives, que nous nommons dispositions, soit l'ensemble des enjeux partagés et des manières de faire sur lesquelles on se sera mis d'accord. Mon travail dans ce document consiste à souligner certains de ces choix et leurs conséquences, d'après observations. Je dois ajouter pour être clair que ce travail n'est absolument pas neutre, bien que cherchant à produire des hypothèses étayées. Il est par exemple notable que j'entretiens une affection particulière avec le fait de « s'arrimer à ce qui se joue déjà dans l'espace public » plutôt que « créer de toute pièce une activité ». Cette disposition particulière est soutenue par des convictions pédagogiques, elles-mêmes attachées à une pratique longuement développée avec les enfants. Mais elle suppose pourtant qu'il y ait un espace public « vivant et investi », faute de quoi il sera malaisé de s'arrimer à quoi que ce soit. Cette disposition suppose par ailleurs une attitude, une aptitude, des compétences spécifiques que je nomme des disponibilités ; il s'agit en l'occurrence d'être « disponible à ce qui se passe, à ce qui se joue, à ce qui se dit, à ce qui s'engage dans un espace public », pour pouvoir y trouver une place et y déceler des opportunités.

Essayons ici de détailler ce dont il s'agit à partir de situations concrètes

OUVRIR DES PISTES : DISPONIBILITES A CE QUI N'EST PAS ENCORE LA

Dans une première visite avec Aline, du quartier St Sorlin, je note la présence de ces fils à linge, nombreux, tendus entre des poteaux et totalement inutilisés ; j'y vois dès lors la possibilité :

1. De faire un labyrinthe avec des planches de bois, labyrinthe qui peut s'avérer évolutif et dans lequel les animateurs jouent avec les enfants où dans lequel les enfants joueront seuls ;
2. De recouvrir les fils à linge de branches, de feuilles, de quelque chose qui crée de l'ombre lorsqu'il fait trop chaud
3. De peindre les poteaux ou de faire sécher des peintures sur les fils à linge ;
4. De trouver un groupe d'enfants et éventuellement quelques parents pour prendre le temps de s'amuser et de rendre utile l'inutile ;
5. De commencer cette activité seul, sans rien demander et d'attendre de trouver des alliés parmi les enfants ou les adultes qui passent et viendront me voir.

Ici, j'imagine plusieurs scénarii. Je me rends disponible à ce qui n'est pas encore, je me laisse porter par des possibilités, par des potentialités en étant face à des poteaux en béton. Je sens qu'il y a des opportunités et je laisse mon attention flotter pour ne pas les rater, pour ne pas ranger trop vite ce que j'observe dans la catégorie « non-exploitable ». Pourtant, rien ne dit qu'il y a, dans ces fils à linge, un projet intéressant, un avenir. Mais l'avenir étant en partie ce qu'on en fait, une chose est sûre en revanche : il ne pourra se passer quelque chose avec ces poteaux en béton, à partir d'eux, que dans la mesure où quelqu'un voit en eux autre chose qu'un aménagement de la ville totalement raté. On peut avoir pour les objets et les lieux le même optimisme que l'on a pour des gens.

Cette disponibilité, cette aptitude à imaginer « ce qui n'est pas encore là », ce qui n'est que potentiel se joue également dans la rencontre du jardin de « Guy » : découvrir un jardin sans barrière, décider de l'explorer et imaginer que précisément s'il n'y a pas de barrières, cela peut signifier qu'il y a là quelque chose de possible.

S'AUTORISER DE LA RELATION

J'ai souhaité, lors de notre dernière journée, introduire la question des compétences relationnelle par l'expression « s'autoriser de la relation ». Il s'agit par là de désigner le fait, encore une fois mais vu sous un autre angle, de ne pas demander, de ne pas attendre. Ne pas demander et ne pas attendre qu'un habitant vous invite ou vous rejoigne mais oser franchir la distance « pour les deux », oser pour soi et pour l'autre et voir alors ce qui se passe. Je ne peux m'empêcher ici de penser à l'analogie du jeu de la séduction amoureuse, du moment de charme initial comme de celui du passage à l'acte, dans lequel il est nécessaire que l'un des deux protagonistes prenne un risque, d'abord pour montrer qu'il « n'est pas insensible à l'autre » puis pour se rapprocher physiquement, être entreprenant et oser se toucher, finalement. Bien évidemment, l'analogie a ses limites mais avant de les pointer, observons cependant ce qui fonctionne, à travers une scène vécue dans le quartier St Sorlin.

Les gens au balcon

Lors de cette fin de journée où sont proposés des jeux, une zone de gratuité et un apéro, il n'y a donc pas beaucoup d'habitants qui sont venus spontanément à notre rencontre. Des équipes partent faire du porte à porte. Aline se dirige vers des gens qui fument une cigarette en nous regardant depuis leur balcon à une centaine de mètres. Elle ne sait pas si cette rencontre sera fructueuse mais considérant que ces gens sont en train de nous regarder et sont donc en contact avec nous, certes de manière lointaine, il y a là une opportunité à creuser. D'un coin d'œil, je la vois converser au soleil. Au bout d'une vingtaine de minutes, je la rejoins. Le couple ne semble pas prêt, malgré les invitations d'Aline à nous rejoindre. Nous les laissons et ils nous disent qu'ils passeront peut-être.

Un quart d'heure plus tard, ils sont parmi nous, lors de l'apéro. Je reprends la discussion avec eux. Le monsieur nous explique qu'il y a des choses à faire dans ce quartier, qu'il est mal foutu mais que ça mériterait des aménagements et des jeux pour les enfants. Je lui demande de préciser ce qu'il entend par là car il est assez vague. Il explique qu'il sait s'y prendre, qu'il a déjà fabriqué des jeux d'extérieur pour enfants, pour ses neveux mais aussi pour les enfants d'un quartier de Clermont Ferrand, d'où il vient. En le questionnant davantage, il me glisse qu'il est compagnon bâtisseur. Alex nous rejoint alors. Ils entament un échange sur la récupération de matériel auprès de la municipalité, sur la faisabilité de ces jeux. Alex et lui sont en train de nouer une relation de « technicien à technicien », ils parlent le même langage, celui du concret, du savoir faire. Alex lui explique ensuite que tout n'est pas simple, à la fois du point de vue des rapports à la municipalité mais aussi qu'il est hors de question que lui se retrouve à faire ce genre de projet tout seul, sans habitant, qu'il a déjà connu ces situations où des habitants disent « il faudrait faire ceci » et ne s'engagent pas au final. Je le trouve un peu dur mais il se passe « quelque chose entre eux ». Une demi-heure plus tard, Alex fait visiter le local du centre à ce monsieur. Ils prennent date.

Ici nous voyons bien un processus se dérouler :

Aline s'autorise à aller voir ces gens, à rester près d'eux, à les inviter avec insistance, légèreté et sourire. Ces gens finissent par se décider. Je m'autorise ensuite à leur poser des questions plus personnelles, à creuser un peu dans « ce que fait ce monsieur » et notamment pourquoi il semble si à l'aise avec ces questions de jeux pour enfants. Alex, lui s'autorise à « provoquer le monsieur », n'hésite pas à lui opposer des arguments, à « ferrailer avec lui », puis à l'emmener voir le local. On constate ici que chacune de ces étapes sont nécessaires pour « nouer la relation » et ouvrir des possibles : d'abord se rapprocher, oser insister dans une invitation, faire parler et poser des questions plus personnelles, puis ne pas avoir peur d'être en désaccord, voire « chambrer quelqu'un » avec bienveillance.

Nul ne sait, à l'instar des fils à linge ou de la relation avec « Guy », de quoi sera fait l'avenir mais nous pouvons observer ici « la fabrique des possibles », de manière active, à travers un travail de « franchissement » des barrières, sans lequel des gens seraient juste restés à fumer leur cigarette.

Ces disponibilités s'articulent autour de plusieurs aptitudes que je vais essayer de décrire par des métaphores :

- Avoir **une attention flottante**, c'est-à-dire être en mesure de repérer des gens, des objets, des aménagements, des éléments de discussion vus comme des potentialités, comme des pistes à isoler, des petits bijoux entourés de terre, peu visibles et qu'on va essayer de nettoyer pour découvrir s'il s'agit de métal précieux ou d'un simple bout de plastique doré.

- **Avoir confiance en priori** dans ce qui va arriver, avoir le pressentiment de ces possibilités et avoir confiance en sa capacité à les découvrir est ce qui donne l'énergie et la conviction au chercheur d'or
- **Savoir pêcher** le brochet. Le brochet fait partie des poissons qui demandent de la patience car s'il on tire trop fort, il vous casse la ligne. Il faut donc patiemment le tirer puis le laisser filer, le « fatiguer » puis le ramener près du bord. De manière générale, il s'agit de nouer des relations avec des habitants qui ne sont a priori pas disponibles pour participer ; d'une certaine manière, leurs potentialités et leurs ressources font qu'ils n'ont pas besoin du centre social. Ils ont donc besoin d'être convaincus, séduits mais rien n'est gagné avec eux, que ce soit pour entrer en relation, pour nouer la relation, pour les investir et pour maintenir leur investissement.

CONCLUSION

A la relecture, je mesure à quel point l'animation peut s'avérer une partie d'échec, une partie qui se joue à la fois sur des options collectives, des attitudes individuelles mais que l'on peut chercher à comprendre et à travailler de manière précise. Je cherche par cet écrit à associer des intentions générales, des positions éthiques, des postures d'ensemble, à des « agirs professionnels » observables. Ce travail reste assez hybride (une partie empirique importante et un travail notionnel assez limité) et manque certainement de clarté. Mais je pense qu'il tente de nommer des choses dans un langage commun.

Comment poursuivre dès lors le travail d'exploration et de tâtonnement ? Pouvons-nous avancer davantage dans la possibilité d'établir une « grammaire » de la relation avec des habitants ? L'enquête collective initiée dans cette formation mérite certainement de se poursuivre sous une autre forme. Chacun a fait son plan de bataille et nous avons affirmé lors du bilan que nous trouverions utile de nous revoir pour faire des points d'étape. Ce qui se joue ici, c'est probablement notre capacité d'apprentissage collaboratif, la possibilité pour chacun, au sein de son équipe comme entre équipes, à travailler les hypothèses concrètes entrevues dans ces quelques moments de formation. Quels rituels développer ? Quels dispositifs déployer ? Comment articuler plus systématiquement le « aller vers » et le « laisser venir » ? Comment progresse-t-on dans sa capacité à « s'autoriser » ? Qu'en sera-t-il des échanges initiés entre structures ?

J'ai besoin de vous pour la suite, pour documenter cette amorce, critiquer et développer ce document, à l'aide de ce que vous en direz, à l'aide de ce que vous ferez évoluer dans vos pratiques. A bientôt donc.